

« Invitation en l'inespoir » - par Didier Weiss

Publié dans le magazine « 3^e Millénaire » – Automne 2025

« L'inespoir n'est ni l'espoir ni le désespoir, mais la dédramatisation de soi-même. »

Hubert-Félix Thiéfaine

Les notions d'espoir et de désespoir s'appliquent à tous les aspects de cette condition humaine. L'espoir est souvent décrit comme un moteur, un aspect « positif » en nos vies qui nous fait aller de l'avant avec enthousiasme. Mais il n'est en fait que le pendant du désespoir, un aspect « négatif » qui peut nous clouer sur place, voire nous anéantir.

« L'inespoir n'est ni l'espoir ni le désespoir, mais la dédramatisation de soi-même », avança Hubert-Félix Thiéfaine dans une interview avec la presse musicale, lors de la promotion de son album studio « Stratégie de l'inespoir », certifié Disque d'Or en 2014.

Le drame est au cœur de nos vies, oscillant entre tragédie et comédie, et génère ainsi un fort sentiment d'exister. La « dédramatisation de soi-même » consiste à quitter la dimension plus ou moins intense de cette existence toujours fluctuante – le monde de l'apparence – pour aller à la rencontre de notre véritable essence – cet immuable sentiment d'être.

Espoir et désespoir sont indissociables, ce sont deux versants de la même pièce de la quête spirituelle. « L'espoir d'arriver un jour à donner un sens à ma vie » et « le désespoir de ne jamais vraiment y arriver » ne sont que deux expressions d'une même attente, d'un mouvement en tension vers un futur hypothétique dans un lieu incertain et lointain. Par définition, cette attente inquiète, parfois quelque peu angoissée, et cette tension dans le temps et dans l'espace, sont insatisfaisantes, voire souffrantes. Elles poussent le chercheur à chercher toujours « ailleurs » et « plus tard » ce qui est déjà « ici » et « maintenant ». Et les années passent...

Ce mouvement inclut ces éléments quasi invisibles : la mise en place d'un objectif qui permettra une forme d'accomplissement et générera assurément un sentiment de plénitude, ainsi que la création de l'imaginaire spatio-temporel au bout duquel cet objectif sera atteint, fortifiant et valorisant « celui » qui atteindrait l'objectif. Et c'est ainsi que la recherche se perpétue à l'infini, de par la perpétuation même du chercheur...

Dans la vie ordinaire, l'attente d'un résultat positif – suivi de la satisfaction d'un travail accompli – est salubre. Pour exemple, l'attente fébrile de l'arrivée du plombier qui va « nous » sauver de l'inondation : espoir de sa venue, désespoir du délai de son arrivée, espoir que le problème va être résolu, désespoir à la vue montant de la facture. Un narratif est souvent là : « Comment vais-je faire pour m'en sortir ? », « Pourquoi ça arrive encore à moi ? », « Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? » Ici, ce « dialogue intérieur » reste un épisode à la surface de la vie et n'a pas de répercussions profondes au niveau existentiel.

En la recherche spirituelle, l'espoir d'une forme de paix, de plénitude, de Compréhension, d'Éveil, est par définition souffrant. Il va se traduire, par exemple, par une activité sans cesse renouvelée (encore une vidéo, un podcast, une rencontre, une pratique, une lecture d'un livre ou d'une revue, un séminaire, une retraite intensive, un voyage en orient, etc.) afin d'essayer d'élucider ce mystère qui occupe le chercheur depuis longtemps.

S'en suivra alors l'espoir déçu, d'où naîtra une forme de désespoir. Aucune de ces activités ne portant durablement ses fruits, la quête de sens se poursuit inexorablement. Quelques expériences dites « spirituelles » apparaîtront parfois, pour mieux disparaître et générer très souvent une intense frustration et un ressenti d'incompréhension.

Quelle est la clef ? La Découverte à faire ne se situe pas en ce mouvement en tension, ou même au bout du mouvement – mais toujours-toujours à sa Source.

En d'autres termes, tout imaginaire engagé dans le temps et dans l'espace, incluant un chercheur que nous appellerons « moi », cette entité autonome séparée et par conséquent limitée, cherchant à saisir quelque chose dont elle serait a priori dépourvue, ou à atteindre un état plus tard qu'elle ne connaîtrait pas déjà, est voué à l'échec.

Je propose donc ici un renversement de perspective. Il ne s'agit pas d'aller vers les objets mais de revenir à la Source, un simple retour vers le pur Sujet que nous sommes.

Les circonstances d'une rencontre/lecture/écoute d'un message sont bien plus importantes que le message lui-même, plus essentielles à comprendre que les mots de sagesse. Ceux-ci sont pour la plupart, la simplicité même, simples à appréhender, parfois trop simples pour être vraiment compris dans leur immense simplicité.

La fameuse « recherche du Soi » déraile dès que le chercheur assume la position quasi-invisible que ce qui est cherché n'est pas déjà disponible ici et maintenant, que la découverte va être le cadeau bienvenu d'une recherche méritante, le fruit d'un effort soutenu, d'un progrès allant croissant, d'où les années de pratique en tous genres.

Le mérite – si mérite il y a – ne réside absolument pas dans la recherche, mais dans la mise en doute radicale et absolue de toutes les certitudes concernant ces notions : « moi », « ma vie »,

« ma recherche », « mon éveil ». Plus la moindre attente, plus de mouvement de tension, plus de mérite que quelqu'un pourrait activer, et pour autant pas de résignation, mais une ouverture à Ce qui est...

Voici une description possible du terme « inespoir » : « *Sans scénario, comment ce moment pourrait-il déraiper ? Sans feuille de route, comment la vie pourrait-elle ne pas se dérouler comme prévu ? Sans itinéraire, comment pourriez-vous vous écarter du chemin ?* », nous demande Jeff Foster.

« *L'attente sans attente* » chère à Jean Klein devient alors cette évidence : l'histoire se déploie mais il n'y a alors plus de représentation particulière de ce qui « devrait se produire » pour arriver enfin au bout de la quête. Il s'agit d'une attente sans attente d'un résultat particulier.

Le « plan de carrière spirituel » s'éteint, entraînant dans sa disparition l'idée de celui qui semblait en être le futur bénéficiaire. Le rêve – voire cauchemar en certaines histoires – du sentiment de séparation s'arrête, faute de héros pour le perpétuer. C'est l'incontrôlé faute de contrôleur, l'immobilité faute d'agissant, le silence faute de locuteur, le non-savoir faute de sachant.

En ce point zéro, en cette Vacuité – autre mot pour inespoir – apparaît alors le « Bien-aimé », la Plénitude de la Vie. « *Il n'y a que l'Amour et « moi », je n'y suis pas. Je suis seulement celui qui formule ce qu'il y a là où momentanément je ne suis plus.* » écrivait Christian Bobin.

« La dédramatisation de soi-même » ne signifie pas non plus tenter d'arriver à avoir le plus petit égo possible ou même acter sa disparition. Si nous prenons l'exemple de l'acteur américain Jim Carrey, nous pouvons clairement voir son côté alpha, cependant l'identification à un « moi » semble bien s'être totalement dissoute en cette Vacuité. Mais alors, si cette compréhension n'est pas « visible » dans une attitude spécifique, déterminant un comportement particulier, où donc se situe-t-elle ?

Paradoxalement, il s'agit d'un changement bien plus fondamental et radical qu'un changement d'attitude et de comportement, incluant-même une humilité profonde accompagnée d'un air compassé. L'humilité est encore une forme d'identité, et « Maya » – cette activité de l'illusion – se délecte de toutes ces attitudes si profondément « spirituelles ».

La direction est donc dans une « dédramatisation » qui indique la cessation – non pas de la recherche – mais de toute posture vis-à-vis de la recherche. Tout ce qui va être fait « pour moi » équivaut ainsi à une imposture. La clef est donc dans l'oubli de « moi », dans l'oubli abyssal de toutes les définitions de « moi-même », de tout « mon » espoir, de tout « mon » désespoir. Cet oubli va permettre la collision de « maintenant » avec « maintenant » et de « ici » avec « ici ». Alors, miracle absolu, il ne se passe... rien ! Car cette « collision » est en dehors de la dimension spatio-temporelle de l'existence. La dimension de l'Être n'apparaît ni ne disparaît. Elle est.

L'attention qui était entièrement dédiée à « moi », cet individu singulier et à « son » Éveil tant espéré, meurt en quelque sorte. Et comme le dit Franck Terreaux : « *Il n'y a plus d'attention à... Ni d'attention vers... L'attention est inattentive, il n'y a que pure réceptivité.* »

Il s'agit bien de la mort d'un imaginaire émaillé d'espoir et de désespoir. Et en cet « inespoir », la Réalité, sans tension vers un futur et un ailleurs hypothétiques, se révèle dans toute sa simplicité. Non pas l'apparente et illusoire réalité objective - celle des objets – mais la seule réalité, subjective, du pur Sujet que je suis vraiment.

Les mots sont bien pauvres pour pointer ici vers la « cessation » du chercheur et le « repos » dont il est question ici. Rûmî en donne ici cependant une magnifique description.

« Au-delà des idées du bien et du mal, il y a un champ. Je t'y retrouverai. Quand l'âme repose dans cette herbe, le monde est trop plein pour que l'on puisse en parler. Les idées, les mots, même l'expression « les uns les autres » n'ont plus de sens. » Djalâl-od-Dîn Rûmî